

ROBERT BENOIT

Mantenour dóu Bournat

SERVILHOTO

SERVILHOTO

POUEMO Perigourdi

Felibre majourau

President dóu Bournat

1907

PRÉFACE

Robert Benoît, l'auteur du poème qu'on va lire, est né à Mussidan, comme Auguste Chastanet, et si quelque chose pouvait diminuer nos regrets d'avoir perdu le poète des Bouqueis de la Jano, c'est le légitime espoir que nous avons aujourd'hui de le voir un jour dignement remplacé par un compatriote qui s'honore de suivre ses traces, en disciple respectueux et fidèle.

Parmi le nombreux essaim qui peuple la ruche où Chastanet, avant de mourir, appela tout ce qui, dans notre Périgord, conserve l'amour de notre vieille langue et de nos vieilles traditions, nulle abeille ne s'est montrée plus laborieuse que Robert Benoît et n'a produit un miel plus savoureux. Publiés dans deux recueils qu'il a heureusement intitulés Bigoudis, à l'imitation de Jasmin et de ses Papillotes, et dans divers périodiques, surtout dans le Bournat du Périgord, ses essais poétiques ont justement popularisé son nom parmi nous et lui ont valu, bien plus loin, des succès flatteurs en des concours poétiques. On a pu dans ces essais constater un progrès constant et de plus en plus sensible vers l'épuration de la langue, la correction du style et l'élévation de la pensée. C'est que, loin de céder comme tant d'autres, à l'enivrement des premiers succès, Robert Benoît a compris, de bonne heure, comme tout poète digne de ce nom, que les fruits de l'inspiration doivent être mûris par la réflexion et l'étude, et qu'une renommée durable ne s'acquiert que par le travail.

Jusqu'à présent, ses productions n'ont été que pièces assez courtes, contes, saynètes, chansons, épîtres, le tout d'un caractère à peu près exclusivement jovial et plaisant, mais d'une jovialité saine et franche, spirituelle et décente, bien éloignée par conséquent de la plate, lourde et grossière trivialité à laquelle on semblait vouloir, il n'y a pas bien longtemps encore, condamner éternellement notre patois.

L'ouvrage que Robert Benoît nous donne aujourd'hui est une nouvelle preuve des progrès que je constatais tout à l'heure. Son talent se montre ici sous un jour tout nouveau et se déploie dans un cadre plus large et plus riche.

Coiffeur et poète comme Jasmin, il a voulu en tout être son émule.

Pourquoi n'aurait-il pas, comme lui, son poème ? Pourquoi n'essaierait-il pas d'intéresser, comme lui, à une histoire simple et touchante, déroulant ses péripéties dans le cadre poétique de la campagne, périgourdine ? Animé de cette noble ambition, il s'est mis à l'œuvre et il a écrit Servilhoto.

Faire ici l'analyse du poème serait le déflorer pour ceux qui vont le lire en tournant la page. Mais ce ne sera pas diminuer l'intérêt qu'ils y prendront d'appeler d'avance leur attention sur quelques-uns de ses mérites. On trouverait difficilement ailleurs des personnages plus naturels sans vulgarité et plus sympathiques, animés de sentiments plus droits et plus purs, des caractères d'une vérité plus saisissante et mieux pris sur le vif. Ces qualités et bien d'autres frapperont le lecteur. Il y admirera, entre autres, trois belles scènes, celle de la fin, où l'orgueilleuse rancune de l'aïeul se fond sous les caresses de sa petite-fille, celle de la fontaine, dont certains détails rappellent quelques-uns des traits les plus poétiques de la Muse antique, et cette autre, si dramatique d'émotion contenue, où la vue des larmes versées par celui qui l'aime en silence devient pour Servillote la brusque révélation de son propre amour. Tout cela, et la noble résistance du jeune homme, et l'aveu hardi de la jeune fille, et la courageuse résolution que lui inspirent la force et la pureté de son amour, tout cela, dis-je, sans sortir des données de la réalité journalière, de la vraie vie des paysans, est d'une réelle et haute poésie, et ne serait pas indigne d'être comparé aux scènes analogues de Mirèio, si l'expression y était toujours à l'unisson des sentiments des personnages et du pathétique des situations.

Mais n'insistons pas sur ce rapprochement d'œuvres trop inégales, d'importance et de valeur. Au-dessous d'ailleurs de l'Olympe où trône Mistral et où resplendissent les idéales figures de Mireille et de Vincent, s'étagent à diverses hauteurs bien d'autres cimes, glorieuses encore, mais plus accessibles. C'est une de ces cimes, celle où brille, entourée des humbles filles de sa Muse, la pure image de Jasmin, que Robert Benoît brûle d'atteindre un jour. Il en est loin encore, mais ne désespérons pas de l'y voir parvenir, car il vient, en écrivant Servilhoto, de poser courageusement un pied déjà ferme sur le chemin qui y conduit.

CAMILLE CHABANEAU.